

Gérard Deledalle
Pour lire la théorie des signes de Charles S. Peirce

Introduction

Charles Sanders Peirce¹ (1839–1914) fut un philosophe formé, dès son plus jeune âge, par son père, le mathématicien Benjamin Peirce, à la méthode analytique, aussi bien en philosophie qu'en mathématiques. Analyste minutieux, Charles S. Peirce fut un chercheur exigeant qui ne tint jamais rien pour acquis qu'il ne l'eût mis à l'épreuve. Et bien peu d'idées reçues, aussi évidentes qu'elles pouvaient paraître et aussi prestigieuses qu'en pouvaient être les garants: Aristote, Descartes ou Kant, résistèrent à son analyse corrosive. Sa critique de la logique aristotélicienne fit de Peirce un des initiateurs de la logique symbolique moderne; sa critique du cartésianisme donna naissance à une nouvelle théorie de la signification et à un mouvement philosophique: le pragmatisme; sa critique des catégories kantienne est à l'origine d'une nouvelle conception des catégories et des signes et, partant, à l'origine de deux «sciences» nouvelles: la phanéroscopie et la sémiotique.

La sémiotique qui est le nom de la théorie peircienne des signes est intimement liée à la nouvelle logique des relations triadiques, à la nouvelle définition de la signification et aux trois nouvelles catégories de la phanéroscopie qui est l'étude de «tout ce qui est présent à l'esprit» (1.284)², autrement dit de tout ce qui apparaît à la conscience: phénomènes ou phanérons.

Historiquement, la théorie peircienne des signes passa par trois étapes. Elle apparut d'abord dans le contexte de la critique des catégories kantienne en 1867 et 1868. Peirce constate une lacune dans l'analyse kantienne des catégories. Kant ne pouvait pas, selon lui, passer directement du divers de la substance à l'unité de l'être (1.150). La substance se réduit bien à l'unité par abstraction d'une conception élémentaire, mais par le moyen d'une autre conception incluse dans la première et dont elle ne peut pas être abstraite.

Ainsi, grâce aux conceptions d'espace et de couleur, on peut réduire à l'unité la perception d'un poêle noir — c'est l'exemple que donne Peirce, — mais c'est parce que ces conceptions en impliquent une autre plus élémentaire, la conception d'une qualité (la «noirceur») qui est médiate par rapport au poêle auquel elle s'applique immédiatement. La nécessité de faire appel à la qualité pour unifier le divers du sensible montre qu'il faut introduire une nouvelle catégorie entre la substance et l'être, catégorie qui est «la référence à un fondement». Mais une qualité n'est elle-même que si elle est reconnue comme étant autre. Elle exige donc la «référence à un corrélat» auquel la comparer et donc une seconde catégorie marquant la relation d'un relat et d'un corrélat. Aucune comparaison n'est possible enfin sans représentation.

¹ Prononcer: peurce.

² Toutes nos références aux écrits de Peirce publiés dans les *Collected Papers* comportent deux groupes de chiffres: le premier indique le volume, le second le § dans le volume, ici vol. I, § 284.

«Toute comparaison requiert, outre le relat (la chose à laquelle la comparaison renvoie), le fondement et le corrélat, une représentation médiatrice qui représente le relat comme représentation du même corrélat que cette représentation médiatrice elle-même représente. On peut appeler cette représentation médiatrice un *interprétant* parce qu'elle remplit la fonction d'un interprète qui dit qu'un étranger dit la même chose que lui» (1.553). Il faut donc pour passer de la substance à l'être une troisième catégorie qui est «la référence à un interprétant».

A chacune de ces catégories correspond un type de signe de représentation: à la première les ressemblances que Peirce appellera plus tard icônes, à la seconde les indices ou signes «dont la relation avec leurs objets consiste en une correspondance de fait» (1.558) et à la troisième les symboles ou signes généraux.

De 1869 à 1887, Peirce semble s'être désintéressé totalement de sa théorie des catégories et des signes. Il est vrai qu'il était accaparé par ses travaux professionnels d'astronomie et de géodésie. Mais la raison essentielle de cet abandon est que Peirce s'était rendu compte, à peine avait-il publié ses articles de 1867–1868, que l'erreur de Kant ne provenait pas seulement d'une mauvaise lecture d'Aristote, mais de la logique aristotélicienne elle-même, si bien que sa propre théorie des catégories et des signes qui reposait elle-même sur la logique d'Aristote, se trouvait du même coup privée de fondement logique.

Les écrits les plus importants que Peirce publia au cours de cette période (ses articles sur la logique de la science de 1877 et 1878) ne sont pas cependant sans rapport avec la théorie des signes. Ils sont comme les articles de 1868 anti-cartésiens, mais alors que, dans ces derniers, Peirce dénonçait en bloc le cartésianisme et la connaissance intuitive, il s'en prend ici à Descartes lui-même dont il critique la théorie des idées claires et distinctes. Il ne suffit pas qu'une idée paraisse claire pour qu'elle le soit. Le recours à l'intuition écarté, seule l'action dira si une idée est vraiment claire. Peirce propose donc une nouvelle théorie de la signification et pose, ce faisant, les bases du mouvement pragmatiste. Pour connaître la signification d'une idée, il faut «considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception» (5.402). Une idée se distingue d'une autre «par les divers modes d'action qu'elles produisent», les diverses habitudes qu'elles créent. Si elles produisent le même type d'action, leur distinction est imaginaire (5.398), car «il n'y a pas de nuance de signification assez fine pour ne pouvoir produire une différence dans la pratique» (5.400).

L'action deviendra la nouvelle relation de la seconde catégorie phanéoscopique et le mode d'action — l'habitude — s'identifiera à la troisième catégorie.

Peirce revient à l'étude des catégories et des signes après 1885 quand, enfin, il est en mesure de fonder sa théorie sur une logique qui le satisfait entièrement: la logique des relations triadiques. Il ne cessera de parfaire sa théorie jusqu'à son dernier jour.

C'est à élucider les concepts de cette théorie que nous allons consacrer la suite de notre étude qui comportera quatre parties: I Les trois catégories phanéoscopiques, II La triadicité du signe, III Trichotomies et classes de signes, IV La métaphysique du signe¹.

¹ Nous publions la première partie dans le présent numéro de *Semiosis*, les autres parties paraîtront dans les numéros suivants à raison d'une par numéro.

I Les trois catégories phanéroscopiques

Les catégories sont dites le plus souvent phanéroscopiques ou cénopythagoriques ou plus rarement idéoscopiques ou phénoménologiques. «Idéoscopique» prête évidemment à confusion, car l'«idée» qui apparaît à l'analyse n'est pas l'«idée» de Locke et des associationnistes, pâle reflet psychologique de l'«idée» cartésienne. «Phénoménologique», bien qu'étant plus exact, risque d'induire davantage en erreur le lecteur contemporain. Écarté le sens empirique du terme, le mot renvoie à Hegel et à Husserl. De Hegel, les catégories ont la trinité, mais Peirce ne se rendit compte du rapprochement que tardivement, tant était grande son antipathie pour Hegel (8.329). Bien que les «phénoménologies» de Peirce et de Husserl soient antithétiques, ne serait-ce que parce que la méthode de Husserl est «intuitive», elles sont sur deux points proches l'une de l'autre: elles dénoncent toutes deux le psychologisme — encore que Peirce pense que l'antipsychologisme de Husserl soit plus verbal que réel¹ — et toutes deux entendent dégager des phénomènes leurs formes «possibles» (Husserl), les «éléments formels» (1.284) qui sont «logiquement indécomposables» (1.288) (Peirce)².

La phanéroscopie est l'étude de ces phénomènes ou *phanerons* (du grec *φανερὸς*, qui se montre). Le phaneron est «tout ce qui, de quelque manière ou en quelque sens que ce soit, est présent à l'esprit, sans considérer aucunement si cela correspond à quelque chose de réel ou non» (1.284). Dans la lettre à Lady Welby du 12 octobre 1904, Peirce dit plus simplement que «l'idéoscopie consiste à décrire et à classer les idées qui appartiennent à l'expérience ordinaire ou qui surgissent naturellement en liaison avec la vie ordinaire, sans considération de leur validité ou de leur invalidité ou de leur psychologie» (8.328). Toutes ces idées peuvent se répartir en trois classes qui sont leurs éléments formels fondamentaux. Ces trois classes sont la priméité, la secondéité et la tiercéité, correspondant aux formes Un, Deux et Trois. Insistons bien: ces classes sont des formes; ce ne sont pas des descriptions de faits psychologiques ou autres. D'où le dernier nom que leur donne Peirce de catégories cénopythagoriques. Ce sont des nombres (pythagoriques). La phanéroscopie de Peirce est néo-pythagoricienne (*καινός* = nouveau).

Il y a trois catégories et pas une de moins, ni une de plus, car toutes les catégories au delà de trois sont réductibles à trois, mais trois n'est pas réductible à deux (1.363). «Premier est la conception de l'être ou de l'exister indépendamment de toute autre chose. Second est la conception de l'être relatif à quelque chose d'autre, la conception de la réaction avec quelque chose d'autre. Troisième est la conception de la médiation par quoi un premier et un second sont mis en relation» (6.32). Si nous essayons de les traduire en termes de conscience, pour les faire comprendre, mais

¹ «Combien d'écrivains de notre génération (si je dois citer des noms [...] que ce soit dans ce cas celui de ce penseur remarquable qu'est Husserl), après avoir protesté avec véhémence que leur discours doit être exclusivement logique et absolument pas psychologique (presque tous les logiciens en font profession sur le papier) portent immédiatement leur attention sur ces éléments du processus de la pensée qui semblent particuliers à un esprit comme celui de la race humaine, *tel que nous le trouvons*, au grand détriment de ces éléments qui doivent appartenir à tout mode d'incarnation de la même pensée» (4.7).

² Cf. G. Deledalle, «Charles S. Peirce et les maîtres à penser de la philosophie européenne d'aujourd'hui», *Les Etudes philosophiques*, avril-juin 1964.

il ne s'agit au mieux que de leur application à la psychologie en guise d'illustration, même si l'on n'en trouve pas d'autre (5.485), elles apparaissent comme les «trois conceptions de la qualité, de la relation et de la synthèse ou médiation» (1.378). «La conception de la qualité, qui est absolument simple [...] se présente chaque fois que prédomine le contingent ou la conscience singulière. La conception de la relation vient de la conscience double ou sensation de l'action et de la réaction. La conception de la médiation jaillit de la conscience plurielle» (1.378). Toutes les «idées» de l'expérience ordinaire se répartissent entre ces trois catégories et aucune d'elles ne requiert une catégorie particulière quatrième. (Peut-être le théologien revendiquerait-il une catégorie particulière pour Dieu, le philosophe pour le Bien suprême, mais Peirce philosophe et à ses heures théologien ne pense pas que ce soit nécessaire ni mathématiquement possible.) La première est la catégorie du sentiment, de l'ineffable, de l'incommunicable. La seconde est la catégorie de la force brutale: «impossible théâtre» du jeu des forces de la nature et des violences-aveugles des animaux et des hommes. La troisième est la catégorie de la raison.

Peirce décrit la priméité de deux façons différentes. Dans un même paragraphe, la priméité est définie comme qualité et comme possibilité. «Parmi les phanérons, il y a certaines qualités sensibles comme la valeur du magenta, l'odeur de l'essence de rose, le son d'un sifflet de locomotive, le goût de la quinine, la qualité de l'émotion éprouvée en contemplant une belle démonstration mathématique, la qualité du sentiment, etc. Je ne veux pas dire la sensation d'exprimer actuellement ces sentiments, que ce soit directement ou dans la mémoire ou l'imagination, c'est-à-dire quelque chose qui implique des qualités comme un de ces éléments. Mais je veux dire les qualités elles-mêmes qui, en elles-mêmes, sont de purs peut-être non nécessairement réalisés» (1.304) au sens d'actualisés. Il dit ailleurs: « En fait, bien qu'un sentiment soit conscience immédiate, c'est-à-dire soit tout ce qu'il peut y avoir de conscience qui soit immédiatement présent, cependant il n'y a pas de conscience en lui parce qu'il est instantané. Car nous avons déjà vu que le sentiment n'est rien qu'une qualité, et une qualité n'est pas conscience: elle est une pure possibilité» (1.310). Le premier, dit encore Peirce, est tout ce qui est «présent, immédiat, frais, nouveau, initial, original, spontané, libre, vif, conscient et évanescent» (1.356). Mais, ajoutez-il, «souvenez-vous seulement que toute description que nous en faisons ne peut qu'être fautive» (1.356).

La priméité de Peirce ressemble à l'affection simple de Maine de Biran. La mise en garde que nous venons de citer doit cependant nous préserver d'interpréter d'une manière générale la théorie de Peirce en fonction de celle de Maine de Biran. C'est la nature du moi qui est le souci de Maine de Biran, la nature du phaneron dans sa priméité, celui de Peirce. Toutefois, notre rapprochement n'est pas arbitraire. Peirce a lu Maine de Biran. Même s'il le lut peu en comparaison de Kant, il est plus familier avec «des écrivains français comme Maine de Biran, Jouffroy, Cousin, etc.» qu'avec l'école anglaise¹. L'affection simple, nous dit Maine de Biran, «se trouve en dehors des limites de la faculté *aperceptive* reconnue par Locke». Ce n'est pas «la sensation *générative*» de Condillac, ni celle «revêtue des *formes du temps et de l'espace*, attri-

¹ *Letters to Lady Welby*, éd. par I.W.Lieb, New Haven, Connecticut, Whitlock, 1953, p. 37.

buées par Kant à la sensibilité *pure*»¹. «Ce qui distingue au contraire l'espèce de mode simple dont il s'agit ici, c'est précisément l'absence complète de toute forme personnelle de *temps*, comme de relation d'*espace*; d'où il résulte que l'affection, élevée d'un degré au-dessus de l'impression purement *organique*, demeure encore au-dessous de la sensation et de l'idée, et ne saurait s'élever d'elle-même à cette hauteur.»² L'«affectibilité» est à la fois un «mode partiel pris en abstraction» et une «manière d'exister positive et complète» dans son genre».³

Un des commentateurs de Peirce, Thomas A. Goudge dénonçait chez Peirce dans ce qu'il appelait la «doctrine du donné» ce qu'il considérait comme une contradiction: le fait que pour Peirce la priméité est à la fois une «qualité», une «qualité du sentiment» et une «pure possibilité» logique⁴. John Dewey eut beau jeu de montrer que ce que Goudge prenait pour des contradictions étaient de mauvaises interprétations ou lectures de Peirce⁵. En effet, il est clair que souvent la priméité est considérée comme «possibilité», autrement dit comme «potentialité» par rapport à sa réalisation ou actualisation dans l'existence, comme les textes suivants que cite Dewey en font foi: «La priméité apparaît dans toutes les qualités d'un sentiment total. Elle est parfaitement simple et sans parties; et toute chose a sa qualité. Ainsi la tragédie du roi Lear a sa priméité, son ton *sui generis*. Ce dans quoi toutes les qualités de cette sorte se fonde est la priméité universelle, l'être même de la priméité. Le mot possibilité convient ici, *sauf que la possibilité implique une relation avec ce qui existe, alors que la priméité universelle est le mode d'être en soi*. C'est pourquoi un nouveau mot était nécessaire. Autrement, «possibilité» aurait fait l'affaire» (1.531)⁶. «Quand nous disons que les qualités sont générales, sont des déterminations partielles, sont de pures potentialités, etc., tout cela est vrai des qualités *après réflexion sur ces qualités; mais ces choses n'appartiennent pas à l'élément qualité de l'expérience*» (1.425)⁶.

La cause semblerait entendue. Cependant s'il en était ainsi, la priméité ne serait pas une forme, mais une «potentialité abstraite» (1.422). Or elle est une forme, puisqu'elle est une catégorie: «Une qualité est éternelle, *indépendante du temps et de toute réalisation*» (1.420)⁶. «Les qualités elles-mêmes sont de pures *possibilités éternelles*» (6.200), écrit ailleurs Peirce que cite Goudge dans sa réponse à Dewey⁷. «Que la qualité dépende du sens est la grande erreur des conceptualistes» (1.422). Et elle en dépendrait si la possibilité était potentialité, mais c'est le contraire qui est vrai: c'est la secondéité qui ne serait rien sans la priméité, l'existence sans la qualité (1.527). Sommes-nous au rouet? Je ne le crois pas. Les textes cités par Dewey se réfèrent bien à la priméité vue de la secondéité: les qualités sont alors «potentielles»;

¹ Maine de Biran, *Mémoire sur la décomposition de la pensée*, Paris, P.U.F., 1952, t. 1, p. 96.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ Thomas A. Goudge, «The Views of Charles Peirce on the Given in Experience», *The Journal of Philosophy*, 26 septembre 1935, pp. 533–544.

⁵ John Dewey, «Peirce's Theory of Quality», *The Journal of Philosophy*, 19 décembre 1935, pp. 701–708.

⁶ C'est nous qui soulignons.

⁷ Th. A. Goudge, «Further Reflections on Peirce's Doctrine of the Given», *The Journal of Philosophy*, 21 mai 1936, p. 291.

en soi, elles ne peuvent être que «pures possibilités». L'opposition est logique et repose sur la distinction de deux sortes de possibilité: la possibilité «essentielle» et la possibilité «substantielle». Si l'on admet avec Peirce que la science nous conduit cahin caha, «sur des béquilles», dit Jean Wahl, mais cumulativement et inexorablement vers une vérité-réalité¹, cette correspondance de la vérité et de la réalité est une possibilité substantielle. On dira donc avec Peirce que, la possibilité étant définie comme ce qui «n'est pas réputé être faux», la possibilité essentielle ou formelle est celle qui «suppose que seules les règles logiques sont connaissables» et la possibilité substantielle ou potentielle, celle qui «suppose un état d'omniscience» (3.442).

En bref, la priméité est, comme toute catégorie, formelle et donc universelle — c'est-à-dire «générale» au sens où Peirce emploie ce mot et qui apparaîtra mieux quand nous aurons dit ce qu'est la secondéité — et se manifeste à la conscience comme «une qualité du sentiment» (1.531).

La secondéité est la catégorie de l'existence, du fait, de l'individuel. La qualité sans la secondéité est indéterminée, c'est-à-dire qu'une autre détermination peut toujours lui être attachés (1.447). C'est pourquoi, nous l'avons dit, elle est générale. Mais elle n'en est pas moins elle-même; elle n'a aucun besoin de la secondéité pour être. La secondéité, par contre, «implique la priméité» (1.528). C'est ici que se manifeste le mieux l'influence de Duns Scot. La secondéité est la catégorie du *hic et nunc*, de l'*haeccéité*. Peirce doit à Duns Scot sa conception de la relation de la priméité et de la secondéité qui le libère du formalisme et donc, selon lui, du nominalisme. Duns Scot, pris dans la controverse des universaux appliquée au mystère de la Trinité, trouva un moyen terme qui le sauvait de l'antinomie hérétique de la conception conceptualiste de Thomas d'Aquin. Si la distinction des personnes en Dieu est réelle, Dieu n'est plus unique; si elle est logique, la croyance en la Trinité est sans fondement. Le moyen terme proposé par Duns Scot est la distinction «formelle» qui unit les deux distinctions puisqu'elle est logique, mais a un fondement dans les faits. «L'individuel, dit Peirce, est déterminé par rapport à toute possibilité ou qualité, qu'il la possède ou non» (1.458). Ce n'est pas une distinction de raison: il n'y a place pour la tiercéité ni dans la priméité ni dans la secondéité.

La secondéité est la relation de la force brutale, de l'action et de la réaction ou, comme dit encore Peirce, de «la double conscience de l'effort et de la résistance» (8.266). Le rapprochement avec Maine de Biran est ici également fort tentant. «L'individualité, écrit Maine de Biran, n'est autre chose que le principe d'une force vivante, mais qui ne peut se connaître que par l'effet d'une résistance»². Ce texte est de Butterweck, mais Maine de Biran le cite parce que «lorsque des doctrines, formellement opposées sur tant d'autres points, s'accordent à reconnaître un principe, il faut avouer qu'il est vrai et fondamental»³. Et l'on pourrait dire la même chose des doctrines de Maine de Biran et de Peirce. Bien sûr, ce sur quoi Maine de Biran

¹ «La vérité est cette concordance d'un énoncé abstrait avec la limite idéale vers laquelle tendra la recherche qui n'aura pas de fin, pour produire la croyance scientifique, concordance que l'énoncé abstrait peut avoir en vertu de son inexactitude et de son caractère partiel avoués, et cet aveu est un élément essentiel de la vérité» (5.565).

² Maine de Biran, *op. cit.*, p. 122.

³ *Ibid.*

met l'accent est l'«effort voulu». Ce qui n'est pas le cas de Peirce qui insiste sur le couple effort-résistance qui lui «semble assez proche du pur sentiment d'actualité» (1.24).

Prise en elle-même, donc, la secondéité est la catégorie de l'existence. «L'existence est ce mode d'être qui réside dans l'opposition à un autre. Dire qu'une table existe, c'est dire qu'elle est dure, lourde, opaque, sonore, autrement dit qu'elle produit des effets immédiats sur les sens, et aussi qu'elle produit des effets purement physiques, attire la terre (autrement dit, qu'elle est lourde), réagit dynamiquement contre d'autres choses (autrement dit, qu'elle a une force d'inertie), résiste à la pression (autrement dit, qu'elle est flexible), a une capacité thermique donnée, etc. Dire qu'il y a à côté d'elle une table fantôme qui ne peut ni affecter les sens ni produire d'effets physiques d'aucune sorte, c'est parler d'une table imaginaire. Une chose qui ne s'oppose pas à d'autres choses, *ipso facto*, n'existe pas» (1.457).

La tiercéité est une catégorie générale comme la priméité, mais alors que la priméité est possibilité, la tiercéité est loi. Elle est la catégorie de la relation pensée, non dans l'abstrait cependant, mais par rapport à l'action future. C'est la catégorie de la prédiction scientifique (1.26). Elle présuppose un premier et un second qu'elle met en relation. Prenons, par exemple, la relation impliquée dans «A donne B à C». «Qu'est-ce que donner? Cela ne consiste pas en ce que A jette B et en ce qu'ensuite C prend B. Il n'est pas nécessaire qu'un transfert matériel ait lieu. Il suffit que A fasse de C le propriétaire de B.» Mais réduite à deux dyades: «A jette B» et «C prend B», cette relation n'existe plus. Ni séparément ni ensemble, elles ne constituent la tiercéité. Pour qu'il y ait tiercéité, il faut qu'il y ait une loi, une règle. Il faut qu'il y ait «une certaine sorte de loi pour qu'il puisse y avoir une certaine sorte de don ne serait-ce que la loi du plus fort» (8.331).

La tiercéité n'est donc pas une généralisation ni même une transposition de la priméité. Leurs généralités ne sont pas du même ordre. La généralité du premier est, pourrions-nous dire, déterminable intégralement dans un second. La rougéité comme premier est entièrement dans cette fleur d'hibiscus, quelle que soit par ailleurs la nuance du rouge de cette fleur d'hibiscus. La rougéité comme troisième demeure indéterminable: le troisième ne nous dira jamais ce qui est rouge, même si physicien j'en connais la définition opératoire technique — et peut-être pour cette raison précisément que le troisième définit, mais ne représente ni n'indique. La tiercéité est donc, par excellence, la théorie de la médiation: de la relation des concepts et de la continuité. Catégorie de la relation des concepts, elle est catégorie de la signification, comme nous allons le voir; catégorie de la continuité, elle a une dimension expérientielle: la loi est action, elle s'exerce dans les choses; elle transforme le monde.

Peirce distingue dans les catégories des degrés authentiques et des degrés dégénérés, comme en mathématiques on distingue, par exemple, un conique authentique d'une paire de lignes droites qui est un conique dégénéré (1.365). Ces distinctions joueront leur rôle dans l'analyse des signes. La priméité est toujours authentique. La secondéité est tantôt authentique et tantôt dégénérée. La tiercéité authentique renvoie à quelque chose d'autre qu'elle-même, la secondéité dégénérée renvoie à elle-même. «Cain tua Abel» est un exemple de la première; «Lucullus dîne avec

Lucullus», un exemple de la seconde. La secondéité authentique a pour second un second, la secondéité dégénérée a pour second un premier (1.528). «On peut pour plus de commodité appeler tous les seconds dégénérés «internes» par opposition aux seconds «externes» qui sont constitués par un fait externe et sont de vraies actions d'une chose sur une autre» (1.365). Le malheur de Hegel est de n'avoir tenu compte que de la secondéité dégénérée. «Il a tout simplement oublié ce détail, dit ironiquement Peirce, qu'il y a un monde réel avec des actions et des réactions réelles» (1.368). La tiercéité comprend un degré d'authenticité et deux degrés de dégénérescence. Dans le premier degré de dégénérescence, il n'y a pas de vraie tiercéité, mais il y a une vraie dualité. Une épingle fixe deux choses ensemble. L'une de ces deux choses pourrait venir à disparaître, «l'épingle continuerait à passer à travers celle qui resterait» (1.366). Le deuxième degré ne comporte même pas de vraie secondéité (1.366). «Dans l'art du portrait, les photographies servent d'intermédiaire entre l'original et la ressemblance. [...] Un centaure est un composé d'homme et de cheval. Philadelphie se trouve entre New York et Washington» (1.367). La tiercéité authentique est celle où la médiation est réelle: «l'intelligibilité ou la raison objectivée est ce qui fait que la tiercéité est authentique» (1.366).

Nous avons vu que la priméité et la tiercéité sont les catégories de la généralité, mais en des sens différents du terme «général», par opposition à la secondéité, qui est «particulière». La priméité, la secondéité et la tiercéité sont toutes trois des catégories «réelles», bien que «formelles» en un sens différent du mot «réel», tel qu'il est employé dans le paragraphe précédent, différent mais compatible avec la définition de la possibilité qui nous autorise à dire que le possible est réel. Quand nous disons ici que les catégories sont «réelles», nous voulons dire «indépendantes de notre pensée» (5.503). Est réel, pour Peirce, «ce qui n'est pas fiction», ce qui «est tel que tout ce qui est vrai le concernant n'est pas vrai parce que la pensée d'une personne particulière ou la pensée d'un groupe particulier de personnes attribue son prédicat à son sujet, mais est vrai, indépendamment de ce qu'une personne ou un groupe de personnes peuvent en penser»¹. En ce sens, le premier, le second et le troisième sont réels, mais seul le second existe (5.429). Peirce n'est pas platonicien, il est scotiste. Ses catégories sont cénopythagoriques.

Summary

Peirce's theory of signs is part and parcel of his philosophy. It rests on a reading of Kant's theory of categories by a philosopher as well versed in mathematics and logic as in the methodology of science. Peirce's reply to Kant, and through him to Aristotle, is the new logic of relations that Peirce proposes as the ground for his own categories of Firstness, Secondness and Thirdness on which his theory of signs is built. The "categories" of the French philosopher Maine de Biran are here used to convey Peirce's categories of Firstness and Secondness.

¹ *Letters to Lady Welby*, op. cit., pp. 38–39.

SEMIOSIS 6

Internationale Zeitschrift für
Semiotik und ihre Anwendungen,
Heft 2, 1977

Inhalt

Robert Marty: <i>Catégories et foncteurs en sémiotique</i>	5
Wolfgang Berger: <i>Funktoren und die Autoreproduktion der Zeichen</i>	16
Max Bense: <i>Zeichenzahlen und Zahlensemiotik</i>	22
Gérard Deledalle: <i>Pour lire la théorie des signes de Charles S. Peirce</i>	29
Luigi Romeo: <i>The Derivation of 'Semiotics' through the History of the Discipline</i>	37
D.S. Clarke, Jr.: <i>Natural Signs and Evidence</i>	50
Tomonori Toyama: <i>Aspects of Design Semiotics</i>	57
Jarmila Hoensch: <i>Semiotische und ästhetische Aspekte der theatralischen Handlung</i>	63
<i>Concrete Poetry from East and West Germany</i> von Liselotte Gumpel (Friederike Roth)	71
<i>Semiotische Prozesse und Systeme</i> von Max Bense (Werner Burzlaff)	72
<i>Kodikas</i> (Achim Eschbach)	73
<i>Nachrichten</i>	74